

1

Il y a six mois, quelqu'un se tenait pile à l'endroit où je me trouve, au vingt-cinquième étage du gratte-ciel qui abrite la boîte de marketing Coble & Roy pour laquelle je travaille, et il a voulu sauter.

Manque de chance (ou coup de bol), la fenêtre ne s'en trouve que d'une dizaine de centimètres, pas assez pour qu'un adulte puisse y passer. Il a bien tenté de l'ouvrir de force, afin de se glisser par l'entrebâillement, mais ça n'a pas vraiment marché. Les agents de sécurité sont intervenus avant qu'il fasse un plongeon mortel de vingt-cinq étages et à présent, il est dans je ne sais quelle maison de repos, au nord de l'État de New York : il cueille des pâquerettes, chante des chansons ou se tape des séances d'électrochocs... allez savoir quelle saloperie on vous fait subir dans ce genre d'endroit.

Et c'est moi qui ai pris sa place.

Je le voulais, ce poste. Depuis que j'ai commencé à travailler ici. Il faut dire qu'il est *génial*. On s'est tous battus pour l'avoir, après la tentative ratée de Quigley au saut de l'ange. Et c'est moi l'heureux élu.

Mon nouveau bureau ? Phénoménal. Le fauteuil en cuir épouse à la perfection la courbure de ma colonne vertébrale et coûte plus cher que ma première voiture. Le canapé en cuir est du même brun que la bibliothèque en noyer tropical, elle-même assortie au bureau qui trône au

milieu de la pièce. C'est comme si tout le mobilier était issu du même arbre.

Mais le plus beau, c'est le chevalet porte-nom où l'on peut lire en lettres dorées :

BLAKE PORTER, VICE-PRÉSIDENT

La baie vitrée offre une vue panoramique sur la *skyline* de New York, ponctuée de ses gratte-ciels légendaires. Moi, je suis né à Cleveland et quand j'étais petit, mon vœu le plus cher, c'était de voir l'Empire State Building au moins une fois dans ma vie. Et voilà que je peux le contempler tous les jours. Mon regard tombe vingt-cinq étages plus bas : vus d'ici, les gens qui s'affairent dans la rue ressemblent à des fourmis et les véhicules aux petites voitures que ma mère me dénichait dans les vide-greniers du quartier.

Comment peut-on avoir envie de se jeter par la fenêtre quand on a un bureau pareil ? Quel idiot, ce mec...

Il ne supportait pas la pression. Ce n'est pas mon cas.

Mon téléphone portable se met à vibrer sur mon bureau. Je tourne la tête : « Krista Marshall ». Je me précipite pour décrocher. Il y a des appels que j'esquive, d'autres que je prends, mais quand c'est Krista, je réponds *toujours*.

— Salut, chérie.

— Bonjour, monsieur le vice-président, pouffe-t-elle.

Bon sang, ce titre... il va bien me falloir une semaine avant de m'en lasser.

— Alors, tu t'en sors ? s'enquiert Krista.

Je considère les montagnes de papiersasse qui encombrent mon bureau, à peine moins impressionnantes que les

centaines d'e-mails en attente dans ma boîte de réception. À chaque pause pipi, j'en trouve vingt de plus à mon retour. Et pourtant, je pisse vite.

Mais vous savez quoi ? Ça me convient parfaitement. Si j'ai été promu vice-président du marketing la semaine dernière, c'est justement parce que j'ai les épaules pour assumer cette fonction. C'est parce que je l'ai *gagnée*. Vous voulez que je liquide en une heure la somme de travail d'une semaine ? Super. Mettez-moi ça sur le bureau.

— Ça va, dis-je.

— Tu rentres tard, ce soir ? Tu veux que je commande chinois ?

Il est presque dix-huit heures et je suis loin d'avoir fini. Mais ça fait un mois que je rentre chez moi comme un zombie à l'heure où les gens vont se coucher et que je me nourris de plats à emporter froids, voire d'une simple barre protéinée. Je ferme les yeux et j'imagine ma fiancée en train de m'attendre dans le salon de notre maison en grès rouge de l'Upper West Side, ses cheveux blond vénitien relevés en un chignon flou très sexy, la taille moulée comme il faut par un legging noir.

Je l'ai demandée en mariage il y a deux mois, en lui offrant un diamant qui, espérais-je, lui ferait tourner la tête, mais depuis, je n'ai pas touché terre au boulot. Résultat, nous n'avons pas eu la fête qu'elle aurait voulu organiser pour nos fiançailles... ni même un dîner aux chandelles. Or, Krista mérite mieux que ça.

— Non, pas de plats à emporter, ce soir. Je rentrerai tôt.

— C'est vrai ?

Son étonnement me serre le cœur.

— Oui, et je t’emmène au restaurant.

— Blake... murmure-t-elle. Tu n’es pas obligé, tu sais. Si tu dois rester au bureau, je comprends...

— Tu es plus importante que mon travail.

J’ai énoncé ce fait d’un ton ferme, d’un ton qui ne souffre pas la contradiction.

— Oui ! Je t’emmène dîner, ce soir. Et dans un très bon resto, alors ne te coupe pas l’appétit. Je serai à la maison vers dix-neuf heures trente.

Cette perspective semble la transporter de joie. Après tout, le boulot sera toujours là demain. Et puis j’ai un ordinateur portable, je pourrai l’ouvrir en douce quand Krista se sera endormie.

J’adore la vie à deux. À vingt-cinq ans, l’idée de vivre avec une femme me paraissait inconcevable, mais en fait, c’est génial. Ça se passe tellement bien que nous avons décidé de prendre un animal domestique, sorte d’entraînement tacite à l’arrivée éventuelle d’un enfant. Au départ, nous pensions adopter un chat ou un chien, mais une telle responsabilité n’étant pas compatible avec la vie que nous menons, nous nous sommes rabattus sur un poisson rouge. Elle s’appelle Goldy. Certes, les poissons rouges ne sont pas des animaux particulièrement câlins, mais je m’y suis déjà attaché.

N’empêche, il faut vraiment que j’apprenne à équilibrer travail et vie privée. Cette promotion, j’en avais besoin pour nous offrir la vie que nous voulions... la vie que *mérite* Krista et qui, je l’espère, sera plus agréable que celle qu’a eue ma mère. Cette promotion, j’en avais aussi besoin pour payer la maison, car les mensualités du prêt engloutissaient tout mon salaire.

Moi, je suis parti de rien, d'un milieu modeste que j'ai toujours détesté. Mon père tient une petite quincaillerie et toute sa vie, il a eu du mal à se maintenir à flot. J'ai donc fait en sorte que ma vie à moi soit différente de la sienne. Pas question de m'angoisser parce qu'on a laissé les lumières allumées.

Je glisse le téléphone dans la poche de mon pantalon sur mesure, au pli impeccable. Encore quelques détails à régler et je décolle. Mais avant de faire pivoter le fauteuil vers mon bureau, je regarde une dernière fois par la fenêtre. Le vitrage me renvoie mon reflet : je suis plutôt grand, pas loin d'un mètre quatre-vingt-trois, j'ai des cheveux bruns (que je porte toujours très court à cause de leur agaçante tendance à boucler), un soupçon de fossette au menton et des yeux brun foncé, un peu trop rapprochés, mais qu'on a déjà qualifiés « d'intenses », ce que je prends pour un compliment.

— Blake ?

Je m'arrache à ma contemplation. Sur le seuil du bureau, la secrétaire de mon boss, Stacie, s'apprête à taper à l'encadrement de la porte pour attirer mon attention. Comme si elle ne l'attirait pas déjà, mon attention. Rien qu'avec la jupe qu'elle porte... bon sang !

— Oui, Stacie ? Qu'est-ce qu'il y a ?

— Wayne veut te parler.

Je consulte à nouveau ma montre. C'est un peu tard pour une réunion.

— Maintenant ?

— Il a dit tout de suite.

Contrairement à d'habitude, son regard ne croise pas le mien. Elle semble abîmée dans la contemplation du

tapis d'Orient, comme si c'était la chose la plus fascinante qu'elle ait jamais vue. Et là, je me dis : *Tiens, c'est étrange.*

— Très bien, j'arrive.

Et je sors du bureau à sa suite.

Sans me douter un seul instant que, dans les cinq minutes à venir, c'est ma vie tout entière qui va s'écrouler.

2

Voilà dix ans que je travaille pour Wayne Vincent. C'est lui qui m'a engagé. À l'époque, j'étais frais émoulu de l'université de New York. Tout ce que je sais dans le domaine du marketing, c'est à Wayne que je le dois. Il m'a appris à réaliser une campagne. À définir un budget. À analyser la concurrence et le marché. Depuis que je le connais, il s'est marié et a divorcé deux fois, il a pris et perdu environ vingt kilos et à nous deux, nous avons consommé l'équivalent d'un wagon-citerne d'alcool.

Mais là, il a l'air absolument *furax*, derrière son bureau en acajou.

Il me fusille du regard et, comme j'hésite sur le seuil, il pointe un doigt autoritaire sur le fauteuil en face de lui :

— *Assieds-toi !*

Mais qu'est-ce qui se passe ? Je ne comprends pas. Ça fait une semaine que j'ai été promu à ce poste et je m'en sors très bien. Je m'en sors même *haut la main*. Alors, j'ignore quel est le problème, mais c'est sûrement des conneries. J'en ai les poils qui se hérissent d'avance.

Oui, il doit s'agir d'une méprise, mais quoi qu'il en soit, Wayne reste mon supérieur, aussi je m'assieds dans le confortable fauteuil en face de lui.

— Ça va, Wayne ?

Il croise ses bras musclés sur son large torse, dissimulant à peine son costume de prix.

— C'est à toi de me le dire, Porter.

Il m'a appelé par mon nom de famille. Wayne ne m'appelle jamais comme ça.

— Eh bien, je suis en bonne voie avec la campagne Clemente. Je compte réaliser une maquette d'ici vendredi. Jeudi, s'il te la faut plus tôt.

Je peux la lui présenter un jour avant. Dormir, c'est très surfait.

Alors, il me dit quelque chose qui me stupéfie :

— Tu as divulgué la campagne Henderson.

— J'ai... quoi ?

Son front qui commence à se dégarnir vire au rose vif.

— Tu as divulgué notre campagne... tu as *tout* montré... à nos concurrents. Tu la leur as refilée, espèce de malhonnête ! Enfoiré !

Hein ? Je suis abasourdi.

— J'ignore de quoi tu parles.

— Je sais que c'est toi, Blake, insiste-t-il, un spasme contractant sa joue. Tout ce que je veux savoir, c'est qui est ton contact et combien ils t'ont payé.

— Wayne...

— Combien, Porter ?

— Wayne.

Un malentendu, voilà ce que c'est. Je m'éclaircis la voix.

— Je te jure que jamais je ne...

— Épargne-moi tes salades !

Un postillon m'atteint en plein visage.

— Tu es viré, Porter. Fais tes cartons et tire-toi.

Quoi ?

— Wayne !

Je bondis de mon siège, le cœur cognant à tout rompre.

— Tu ne penses tout de même pas que je ferais un coup pareil à la boîte, que je te ferais un coup pareil à toi ! Je ne sais pas ce qui te porte à croire que j'aurais pu...

— J'ai dit : *tire-toi*.

À son rictus, je comprends. Ça n'est pas un canular particulièrement tordu pour fêter ma promotion. Personne ne va jaillir du placard avec un gâteau surprise. Wayne ne plaisante pas. Il veut que je dégage.

Au bout de dix ans de bons et loyaux services, je suis *viré*. Comme un malpropre.

Une sueur froide me glace les aisselles.

— Est-ce qu'on peut en discuter, s'il te plaît ?

— Tire-toi, répète-t-il en détachant chaque mot.

Il décroche le téléphone de son bureau et pianote sur le clavier.

— J'appelle la sécurité. Ils vont t'escorter jusqu'à la sortie.

Ce n'est pas un cauchemar. J'ai perdu ma promotion, mais j'ai aussi perdu mon *job*. Mais qu'est-ce qui se passe, bon sang ? Ce n'est pas possible, il ne peut s'agir que d'un malentendu.

Je lève les mains en geste d'apaisement.

— Très bien, je m'en vais. Mais... on pourra peut-être en reparler plus tard ?

Cependant, rien qu'à l'expression de Wayne, je sais que jamais nous n'en reparlerons.

— Tire-toi, point barre. Quant à tes indemnités de licenciement, tu peux t'asseoir dessus, après ce que tu m'as fait. Et ne songe même pas à toucher le chômage. Je te traînerai devant la justice pour vol, espèce de merde !

À court de mots, je me contente de secouer la tête avec incrédulité.

Il a beau être dix-huit heures, les bureaux ne se sont pas encore vidés : les employés n'ont pas perdu une miette de notre échange. En sortant de chez Wayne, je passe devant le bureau de Stacie qui continue à fuir mon regard.

— Stacie...

— Désolée, Blake, marmonne-t-elle sans lever les yeux de son écran d'ordinateur. Je ne peux rien y faire.

OK, c'est comme ça qu'ils veulent la jouer ? Eh bien, qu'ils aillent tous se faire voir ! Je trouverai un autre job, dix fois mieux que celui-là !

Au comble de l'humiliation, je repars vers mon bureau sous les chuchotements de mes collègues qui commentent ma chute. C'est Chad Pickering qui doit jubiler... Il pensait être promu vice-président avant que je lui pique la place. Mais il ne sera pas le seul à fêter mon renvoi.

Que voulez-vous... Quand on veut réussir, on se fait forcément des ennemis.

De retour dans le bureau, dans *mon* bureau, je me rends compte que je ne vais pas pouvoir emporter grand-chose. La photo encadrée de Krista. Le stylo-plume que mon grand-père m'avait offert pour mon diplôme... Il était si fier que je sois le premier de la famille à faire des études supérieures.

Ce que je peux emporter, en revanche, c'est le chevalet porte-nom « Blake Porter, vice-président ». Plus personne n'en aura l'utilité, maintenant.

Dans un accès de rage, je le jette contre le mur avec une telle violence qu'il en érafle la peinture. Il retombe au sol, en deux morceaux. Un silence de mort s'est fait dans les autres bureaux : tout le monde a vu mon petit numéro.

Parfait... qu'ils profitent du spectacle ! Moi, au moins, je ne me suis pas cassé les doigts en balançant un coup de poing dans le mur, comme cet abruti de Craig Silverton lorsqu'il a perdu la campagne Roberts.

Je vais jusqu'à la fenêtre pour regarder la vue, une dernière fois. J'appuie mon front contre la vitre froide, sans plus me soucier des traces.

Et pour la première fois, je comprends mon prédécesseur. Si le vitrage cédait à cet instant, je pourrais m'écraser cent mètres plus bas que ça ne me dérangerait pas.